

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L' Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 MARS, 1880.

No. 28.

Les deux pains.

Pour deux enfants à table était double content
Où l'on voyait pains blancs, de farine pareille ;
Mais l'un tout chaud, brillant, moelleux au toucher
Spongieux, élastique, excellent à manger
Et l'autre froid, rassis. La rigle était sans force
S'émiettant sans honneur, la croûte, vile écorce.
Se taisait sous la dent. Le choix est bientôt fait.
Chacun des affamés éprouve même attrait,
Mais l'un cède et consent ; l'autre offre résistance.
Puis tous deux vont au lit. Mais quelle différence !
Le sommeil du premier s'est eu'un long cauchemar
Plein de gouffres, de glas, de gifles de jaguar.
Le pain gonflé s'agite à rompre la pituité ;
Discret comme toujours le pain rassis chemine
Sans causer ni terreur ni songes alarmants.
Aussitôt quand le matin vint nos jeunes gens,
Autant le circonflect se montra vif, alerte,
Que l'imprésent parut se garder, lourd, inert.

MORALE.

Ainsi de l'amitié suivant que la raison
Fert ou non de Mentor à l'inclination.
L'amitié trop sensible est d'abord admirante,
Mais elle est indulgente et souvent décevante,
L'amitié raisonnable offre avec moins d'atours
À l'homme voyageur un bienfaisant concours.

VERSIC.

La Société Laval.

Son histoire.

(Suite.)

Si la Société Laval, confiante dans la force et la vigueur des jeunes intelligences qui se développaient dans son sein, pouvait compter sur des jours glorieux et prospères, elle n'était pourtant pas à l'abri des vicissitudes humaines, et plus d'une fois il lui fallut subir les revers de la capricieuse fortune : c'est ce que nous pouvons constater surtout durant les années 1865 et 66. Pendant cette période, en effet, un sombre nuage semble voiler l'horizon, d'ordinaire si pur, de la Société. On ne retrouve plus chez les membres cet esprit de zèle et de dévouement qui est la condition *sine qua non* de tout succès réel : une certaine apathie, une froideur mortelle semble paralyser toute action et comprimer les plus beaux élans. Aussi, les annales de ces deux années ne nous offrent-elles rien de bien remarquable : tous les travaux se ressentent de cet atmosphère lourd et peinant qui régnait alors.

Mais si l'étoile de la Société Laval avait dérobé quelques-uns de ses rayons, elle ne s'était pas éclipisée tout à fait : ce repos n'était qu'une élaboration lente de la sève qui bientôt allait circuler avec énergie et faire éclore les années 1867, 68 et 69. La première partie de

cette période est restée célèbre par les deux séances publiques données à l'Université.

La Société Laval, encore timide, n'avait osé jusqu'alors s'exhiber devant le public. Une fois seulement, en 1859, elle avait essayé ses forces en présence d'un auditoire semi-public. Toutefois, c'était un achèvement vers un théâtre plus élevé ; en 1867, nous la voyons vaincre sa timidité et affirmer dans une séance publique et solennelle la force et la vigueur qui l'animait. Cette séance eut lieu dans la grande salle de l'Université, en présence de plusieurs membres du clergé et de l'élite des citoyens. Les galeries, ajoute même le chroniqueur, *gémissaient sous le poids des dames*. Le sujet de la séance était celui-ci : l'esclave Pedanius assassina son maître ; selon les lois de l'empire, le meurtrier devait subir la mort avec les quatre cents autres esclaves de Pedanius. Le peuple, ému de pitié pour ces malheureux, demande leur pardon. L'affaire est référée au Sénat : les uns défendent les esclaves, les autres les condamnent. Enfin on vote et les esclaves sont absous. Rien de plus magnifique que cette délibération solennelle : l'aspect imposant de ces graves sénateurs revêtus de leurs toges aux bords empourprés, le vif intérêt de ces débats où il s'agissait de la vie ou de la mort de quatre cents esclaves, et surtout l'habileté avec laquelle les orateurs s'acquittèrent de leurs tâches, les discours éloquentes qui furent prononcés de part et d'autre, tout était bien propre à attirer l'attention des auditeurs et à assurer le succès de cette soirée : aussi fut-il complet.

La seconde séance publique eut lieu en 1868 : le sujet était ainsi conçu : "Depuis quelque temps, les Sœurs de la Charité sont arrivées à Constantinople. Le sultan qui en est informé, consulte le Divan, son conseil suprême, et lui fait demander s'il est opportun de permettre aux Sœurs de s'établir à Stamboul." La discussion fut vive et animée : l'éloquence du style et la grâce de la déclamation ne le cédaient qu'à la force des arguments. Enfin après de longs débats dont l'intérêt captiva tous les esprits, le conseil vota pour l'admission des Sœurs : inutile de dire que cette décision fut chaleureusement applaudie par tout l'auditoire.

Les membres de la Société Laval, sans se laisser éblouir par ces brillants succès, ne voulurent pas se reposer sur leurs lauriers, mais redoublèrent d'ardeur et de zèle pour faire prospérer de plus en plus leur intéressante institution. Plusieurs travaux importants signalent cette période : on remarque en particulier l'éloge historique qui semble captiver les goûts des jeunes orateurs ; et certes, ce genre de travail n'était pas indigne de leurs généreux efforts non plus que de l'attention des membres. En effet rien de plus intéressant et de plus agréable que de voir passer sous nos yeux ces nobles figures dont s'honorent les annales de l'humanité. Ici, c'est l'apôtre irlandais, le grand St Patrick, qui s'immola avec tant de générosité pour la liberté de la Verte Erin, comme le saint patriarche s'était immolé pour sa conversion. Plus loin, c'est Lévis, ce brave guerrier dont le génie a fait tant d'honneur au Canada, et qui, sur le champ glorieux où Montcalm venait de succomber, montra à l'Anglais combien est terrible l'agonie d'un peuple de foi et de liberté. Ailleurs on célèbre les glorieuses excursions d'un Pizarro et d'un Fernand Cortès, la magnanime constance d'un Champlain, jetant sur la pointe d'un cap isolé les fondements d'une colonie dont la gloire future devait immortaliser le nom de son fondateur, ou enfin l'héroïque dévouement d'un Plessis, en qui l'Eglise du Canada verra toujours un de ses plus saints pasteurs, et la patrie son plus ferme défenseur.

Bien que l'arène de la discussion, pendant cette période, n'ait pas vu un très grand nombre de lutteurs fouler ses sables brûlants, elle n'est cependant pas demeurée déserte. Quelques jouteurs habiles s'y livrèrent aux agréables exercices de la parole et débattirent quelques-unes des plus intéressantes questions de l'histoire, comme celle-ci, par exemple : lequel de ces quatre génies : Mahomet, Guttemberg, Voltaire et Christophe Colomb, a exercé dans le monde la plus grande influence bonne ou mauvaise ? Il était juste d'accorder la palme au génie infernal qui avait éteint le dix-huitième siècle. Parmi ces discussions, quelques-unes furent improvisées, mais leur succès fut très-incertain : le feu de l'inspiration, souvent insensible au souf-

de la meilleur volonté, jetai à peine quelques étincelles.

Les sciences trouvaient aussi quelques voix éloquents interprètes parmi les membres de la Société Laval. Les annales mentionnent deux dissertations scientifiques durant cette période, l'une sur les comètes et l'autre sur les ballons. Ces excursions aériennes ou dans les mondes qui se meuvent sur nos têtes, offraient un intérêt d'autant plus vif que les pays explorés étaient inconnus à la plupart des membres, et que ce genre de travaux les initiait aux merveilles découvertes accomplies de nos jours dans le monde scientifique.

A part ces travaux, nous pourrions encore citer les éloquents discours prononcés le jour de la St. Patrice, fête que la Société Laval a toujours tenu à honneur de célébrer avec éclat. Alors comme aujourd'hui, les membres canadiens et irlandais prenaient tour à tour la parole; ceux-ci pour déplorer les malheurs de leur infortunée patrie ou célébrer la gloire des héros qui l'ont illustrée; ceux-là pour louer la constance héroïque du peuple martyr et rappeler les liens qui l'unissent au peuple canadien.

Mais arrivons à la dernière année de cette période, qui brille d'un éclat peut-être sans égal dans les fastes de notre Société. Les faits qui la signalent sont encore présents, sans doute, à la mémoire d'un grand nombre de nos lecteurs. Ils rappellent cette discussion sur les siècles d'Auguste et de Périclès, dans laquelle on fit passer sous les yeux de la Société tous ces immortels auteurs classiques dont il nous est à peine donné d'effleurer les principaux ouvrages; ils se rappellent cette séance publique où fut représentée la démonstration si grandiose faite à Montréal, en 1701, et par laquelle M. de Callières voulait consolider la paix avec les Iroquois; ils se rappellent encore cette intéressante étude sur la vie politique et littéraire du R. P. Lacordaire, dont l'auteur s'est depuis enroulé sous le drapeau de St. Dominique arboré en France par l'immortel confesseur de Notre-Dame, il se rappellent aussi les nombreuses séances consacrées à la révision du code de la Société, les talents et l'énergie déployés dans ce travail dont les sages dispositions ont été si salutaires à la Société Laval; et que d'autres travaux ne se présentent pas encore à leur mémoire?

Mais, ce qui couronne admirablement ces généreux efforts, c'est la première réunion de l'Institut. Après dix-huit ans d'existence, il fait bon pour une Société de jeter un regard rapide sur son passé, de faire revivre les jours qui l'ont vu naître et grandir et de puiser dans cette revue générale de salutaires leçons pour l'avenir. C'est ce que fit la Société

Laval, le 24 juin 1869, dans la première réunion de l'Institut du Petit-Séminaire. Là en présence de Sociétés sœurs, qui venaient comme elle puiser aux sources fécondes du souvenir, elle retraça les différentes phases de son existence, rappela ses combats ses difficultés, ses succès, puis, fière du passé, certaine du présent et confiante dans l'avenir, elle put jeter à ses sœurs ce cri de triomphe: je vis et j'espère.

DISCIPULUS.

(à continuer.)

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 25 MARS 1880.

Cours publics.—Utilité des ordres religieux.

A quoi bon les ordres religieux ?

Cette question, étrange peut-être pour nous, est cependant tout actuelle et ne manque pas d'attirer l'attention de celui qui veut se rendre compte des événements modernes. L'esprit d'irréligion et d'affranchissement qui caractérise notre époque en a fait son cri de ralliement; et puisqu'il a accompagné sa négation du sarcasme le plus effronté, il est au moins utile que nous sachions à quoi nous en tenir sur ces blasphèmes. Il est même nécessaire qu'une voix autorisée nous donne une idée juste, exacte de ce que sont les ordres religieux pour le soutien de la religion et de la société, et quel est le vrai sens de ce mot: A quoi bon les ordres religieux ?

C'est ce que nous espérons faire en donnant une analyse de la conférence faite sur ce sujet jeudi dernier, par M. l'abbé Is. Piquet, professeur à la Faculté de Théologie.

L'existence des ordres religieux est pour ainsi dire identifiée avec l'existence du christianisme lui-même; de telle sorte qu'il est presque impossible de concevoir le développement de ce dernier sans l'influence des ordres religieux. C'est là, en effet, qu'il a son soutien le plus assuré, ses défenseurs les plus intrépides. Et lors même que les actes de ces apôtres du dévouement et de l'abnégation sont cachés au monde, l'holocauste de leur sacrifice volontaire monte sans cesse sur les ailes de la prière, vers le Tout-Puissant pour se répandre ensuite sur la terre en fruits de bénédiction.

Cependant, ce n'est là qu'une partie de la vie du religieux. A la prière se joint l'étude, la méditation ne les empêche pas de se livrer à des exercices manuels, à l'enseignement de la religion et de la vraie doctrine. Le cloître n'est pas seulement un lieu de mortification et de pénitence, mais de tout temps il a été le refuge des lettres et des sciences, dans lequel se sont conservés les principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Mais que reproche-t-on à ces pauvres moines, pour leur refuser ainsi une

place sous le soleil, un asile dans leur patrie ? Voilà: ce sont des membres inutiles.—Eux, des membres inutiles ? Et, où pourraient-ils mieux servir la patrie ? Serait-ce dans les professions libérales ? Mais partout elles regorgent, étouffées pour ainsi dire par le nombre de ceux qui les pratiquent. La médecine manque-t-elle de disciples qui l'exercent ? La justice serait-elle plus boiteuse s'il y avait moins de gens qui essayent de la rendre ? Sont-ce les personnes qui manquent lorsqu'il s'agit de disposer d'un portefeuille ?—On reproche encore aux religieux leur paresse. La paresse des moines ? Mais dans tous les temps, ils ont été les émules du travail et des labeurs de toutes sortes. "La paresse des moines ! s'écriait Montalembert. Nous appellerions paresseuse cette milice étonnante qui a défiché une partie de la France, établi et fondé les villes les plus florissantes, conservé tous les monuments de l'antiquité." La paresse des moines ! Ah ! elle ne peut leur être reprochée que par ces prétendus dévoués dont les actions ne sont jamais qu'une simple imagination. Écoutez encore un anglais protestant. "Un couvent de Benedictins, dit-il, a fait plus de bien que jamais les Universités d'Oxford et de Cambridge.

Chose plus étonnante encore, c'est que ceux qui leur reprochent d'être ennemis de l'État sont eux-mêmes des révolutionnaires; ceux qui les accusent de paresse, sont des individus qui ne s'occupent que de leurs plaisirs et jamais de la patrie. Et pourquoi lance-t-on contre eux le cri de mort ? C'est qu'on ne peut plus souffrir ces hommes dont la vie tout entière est une protestation continuelle contre le vice et la lâcheté. Et si vous détruisez les ordres religieux, qui donc prendra soin du pauvre et de l'orphelin ? Sera-ce l'égoïsme de l'intérêt ? Sera-ce le crime qui protégera la vertu et l'innocence ?

Écoutez encore les raisonnements des destructeurs de monastères. Si les travaux des moines leur ont acquis une certaine aisance: on s'écrie qu'ils vivent dans le luxe au détriment du pauvre; s'ils répandent leurs revenus autour d'eux, parmi les pauvres: ils encouragent la fainéantise; s'ils sont pauvres eux-mêmes, ils administrent mal leurs possessions, s'ils se livrent à la contemplation: ce sont des êtres inutiles n'ayant aucun droit à l'existence; s'ils restent enfermés dans leur cloître: ce sont des égoïstes; s'ils se mêlent d'affaires religieuses et civiles: ce sont des ambitieux. Évidemment le religieux est toujours en défaut.

Mais le dernier mot de leurs ennemis, c'est que leur existence est incompatible avec la société moderne. Mais, par hasard, est-ce que dans la société moderne le dévouement ni l'abnégation ne seraient plus du mode ? Est-ce que dans la société moderne, il n'y aurait plus de pauvres à secourir, des malheureux à soulager, des cœurs blessés à consoler ?

C'est donc une philosophie bien barbare, une politique bien cruelle que

elle qui veut odier l'infortuné à vivre au milieu du monde. N'est-ce pas plus consolant de voir cet esprit vivifiant, dont la force d'abnegation s'accroît à mesure que le sensualisme prend des racines plus profondes, et qui proteste à sa manière contre la tendance générale vers les jouissances matérielles et vers les plaisirs de toute sorte.

Mais alors, quelle est la véritable cause de ce cri porté contre les ordres religieux ? Ah ! C'est au Christianisme que l'on en veut ; et s'attaquer aux religieux c'est le frapper au cœur, c'est couper l'arbre dans sa racine.

Quant à la haine vouée aux religieux, elle a ses précédents dans l'histoire ancienne. On se rappelle le fait de ce paysan qui votait l'exil d'Aristide parce qu'il était fatigué de l'entendre surnommer le *Juste*. Et l'impiété actuelle ne s'élève tant contre les moines que parce qu'elle a la justice ils joignent la sainteté, l'abnegation et la prière.

—♦♦♦—
Errata.

Dans notre dernière pièce de poésie, à la quatrième stance, au lieu de *Eclairc* lisez *Eclaircit*, et à la onzième, au lieu de *L'a' traits* lisez *Le trait*.

Nouvelles locales.

Mgr B. Paquet a fait don à chacun de nos confrères Physiciens, de la seconde édition de ses Conférences sur le Libéralisme données à l'Université Laval en 1871, et publiées en dernier lieu à Rome en 1877.

Nous apprenons avec bonheur que M. l'abbé Bracési, du diocèse de Montréal, doit venir rester au Séminaire de Québec, comme prêtre auxiliaire. Il arrivera ici peu de temps après Paques.

Société St-François de Sales. — Il y a eu séance, mercredi dernier à l'occasion de la St-Patrice. MM. P. Durkin, J. Kelly, E. Taschereau, P. Corriveau, ont fait de très-bons discours, où on a rap-pelé le passé de l'Irlande et peint vivement ses prospérités, ses malheurs, ses luttes et ses triomphes, luttes et triomphes personnifiés par la puissante et énergique figure d'O'Connell.

Société Laval. — Le 17 de ce mois la Société Laval réunissait ses membres pour leur faire entendre une étude de M. Philéas Théberge sur la société romaine dans les premiers siècles de l'Église. Nous montrant la lutte acharnée du paganisme contre l'Église, puis le triomphe de celle-ci et la chute de l'Empire Romain, tel est le vaste sujet que M. Théberge a traité avec autant d'habileté que de succès.

Comme on célébrait ce jour-là la St-Patrice, M. le Président profita de l'occasion pour exprimer les sympathies de la Société pour nos confrères Irlandais.

Société S. Louis de Gonzague.

Dimanche, le 14 de ce mois, la tribune a été occupée par MM. Pierre Légraré et Ed. Lebel.

M. P. Légraré nous a déclamé le récit de l'aventure de Joseph II d'Autriche et du sergent "*Mieux que ça !*" M. P. Légraré a été sobre de gestes ; et en revanche, les inflexions ont été bonnes ; les succès de M. P. Légraré promettent pour l'avenir.

M. Ed. Lebel avait choisi une fable de Lafontaine, le *Loup et l'Agneau*. C'était son deuxième essai, cette année ; nous l'en félicitons. Il y a un progrès sensible pour le naturel de la diction, la variété des intonations, la hardiesse et l'à-propos des gestes.

Nul doute que, si d'autres membres avaient aussi le courage de surmonter la timidité, et de braver les lazzi de quelques-uns de leurs muets confrères, ils y trouveraient profit pour eux-mêmes, et procureraient aux auditeurs d'heureuses et utiles récréations.

Que ceux qui n'ont pas encore parlé le fassent donc sans plus tarder ; et que ceux qui ont rompu la première glace, ne se laissent pas refroidir. Le progrès de M. Lebel doit leur être un puissant encouragement. Allons ! du courage, et tout ira bien !

Fête patriotique des Irlandais.

Comme *l'Abelle* l'annonçait dans son dernier numéro, c'est mardi dernier que nos confrères irlandais ont chômé leur fête nationale : il y avait ce jour-là soirée musicale et littéraire à laquelle assistaient plusieurs prêtres du Séminaire, les ecclésiastiques d'origine irlandaise, et les élèves de la Petite Salle, qui voulaient eux aussi payer leur tribut sympathique aux fils de la Verte Erin. La salle était décorée avec une magnificence qui fait honneur au zèle patriotique de nos confrères. Le programme a été bien rempli. La Société Ste-Cécile et l'Union Orphéonique se sont noblement acquittées de leur rôle accoutumé. La première a d'abord charmé l'oreille de nos musiciens par l'exécution de deux jolis morceaux dont elle a parfaitement rendu l'harmonieuse composition ; puis elle a fait tressaillir tous les cœurs en entonnant l'air national de l'Irlande heureusement marié à cette *Canadienne* incomparable, dont les joyeux accents sont si bien faits pour enthousiasmer un cœur canadien. L'Union Orphéonique a chanté avec un succès qui ne nous surprend plus chez elle, les *malheurs de Maibrough*. Rien de plus délectable que cette harmonie délicate et suave dont elle possède si bien le secret : on a beau ne pas être musicien, il faut succomber sous le char-

me. Deux chansons irlandaises, chantées par MM. T. Dunn et J. Barry, ont aussi dignement répondu à cette partie du programme qui a été couronnée par un joli solo de flûte exécuté par M. E. Tardivel.

La partie littéraire a été à la hauteur de la circonstance. M. M. Brophy, dans un discours prononcé en langue anglaise, nous a fait voir le peuple irlandais en face de la persécution ; il nous l'a montré conservant, même dans les chaînes du plus dur esclavage, une fière liberté d'intelligence, de patriotisme et de religion, privilèges sacrés que n'a jamais pu atteindre le fer meurtrier de l'Anglais, et qui ont survécu aux débris de toutes les autres libertés. L'orateur a su s'inspirer des circonstances et trouver d'heureux échos patriotiques. M. A. Gosselin a bien voulu se faire l'interprète des sentiments de ses confrères à l'égard des enfants de l'Irlande. Après quelques réflexions heureuses et bien appropriées, il a fait passer rapidement sous nos yeux les deux plus belles figures dont puisse s'honorer l'Irlande, St Patrice et O'Connell. Ses éloquentes paroles ont trouvé un écho dans tous les cœurs, et tous, nous avons unis nos vœux aux siens pour la délivrance de cette nation malheureuse. Espérons que ces vœux se réaliseront bientôt, et que le soleil de la liberté luira enfin sur cette terre depuis si longtemps plongée dans la nuit de l'esclavage.

En voyant une soirée si belle, si solennelle, donnée par nos confrères irlandais, dont le nombre ne dépasse pas la dizaine, nous nous demandions avec admiration ce qu'ils auraient pu faire, s'ils eussent été aussi nombreux que nous ; et instinctivement notre manière de fêter St Jean-Baptiste nous semblait bien pâle et bien froide, comparée au lyrisme qu'y mettent les enfants de St Patrice.

La St-Patrice au Séminaire de Nicolet

Nos confrères irlandais ont, le 17 courant, célébré leur fête nationale avec un entrain digne d'éloge. La messe de communauté fut, en ce jour, d'une magnificence inaccoutumée, la fanfare fit retentir de ses mâles accords les voûtes de la chapelle, les fils de Saint Patrice entonnèrent ensuite deux hymnes patriotiques et religieux dont la mélodie pénétra des plus pieux sentiments notre âme attendrie. Cette fête, donnée lieu à un grand coupé, a été véritablement joyeuse pour tous.

The major André : tel est le sujet du drame étonnant qui a intéressé l'auditoire pendant deux heures consécutives. Le petit nombre, peut-être, ignore que ce drame est relatif aux premiers temps de la grande république des États-Unis, alors que ces puissantes colonies anglai-

ses de l'Amérique septentrionale luttaient contre la métropole pour leur indépendance, ayant à leur tête George Washington et la France pour auxiliaire. Le major André est un officier anglais que les Américains prirent pour un espion par les papiers qu'ils trouvèrent dans ses bottes après l'avoir fouillé; Arnold qui trahit la cause de l'indépendance pour celle de la métropole, devait recevoir cet espion; mais celui-ci est pendu par les yankees et Arnold passe au camp des anglais. L'on voit apparaître sur le théâtre des personnages importants comme Cornwallis, La Fayette, St-Clair, Lytton et Washington.

Les polyglottes seuls ont, sans doute, pu comprendre le sens de la pièce; néanmoins l'attention n'en fut pas moins vive chez ceux qui ne sont pas encore initiés à la science de la langue d'Albion. Les bons tons, les poses assez naturelles, les gestes expressifs des acteurs expliquent d'ailleurs cette sensibilité du nerf acoustique.

L'orchestre, sous la direction de M. O'Hardy de Châtillon, remplissait les intermèdes; l'habileté perfectionnée de M. de Châtillon méritait d'avance notre sympathie pour la partie musicale.

La soirée fut couronnée par une petite farce qui a provoqué un rire franc sur toutes les figures et nous a tous divertis.

Il ne faut pas oublier les éloquentes discours d'entrée de MM. W. Long et E. Barril, dont le sujet de l'un était: *The day we celebrate*, de l'autre: *Mission héroïque du peuple irlandais*. Ces deux orateurs ont accompli leur tâche avec une dignité parfaite.

L'Irlande, j'en suis sûr, en dépit de toutes ses calamités, tressaille d'allégresse au jour anniversaire de son glorieux patron, car le peuple irlandais est trop profondément religieux et catholique pour ne pas se réjouir en Dieu, lorsqu'il faut pour cela sacrifier les jouissances et les intérêts temporels.

Pour conclure ce rapport, disons que le succès désiré n'a pas manqué à nos confrères et nous pouvons les louer sincèrement pour le zèle qu'ils ont déployé afin de parvenir à ce succès.

UN ABONNÉ.

Sabbatine philosophique.

Jeu-di matin se donnait au cours de philosophie, une sabbatine dont la thèse était la simplicité et la spiritualité de l'âme.

Pour nos jeunes amis chez qui ce mot de sabbatine pourrait réveiller des souvenirs du sabbat des Hébreux, ou, ce qui serait bien pire encore, de celui des anciennes sorcières, nous dirons que les sabbatines sont des discussions solennelles, faites complètement en latin, dans lesquelles un argumentateur expose une thèse et l'appuie de solides raisons.

pendant que des adversaires habiles ont fait l'assaut à coup de sophismes ou autres projectiles philosophiques.

M. E. Roy, que l'Abelle aime à compter parmi ses plus zélés collaborateurs, soutenait la thèse, MM. J. St-Amant et J. Bauset lui faisaient la guerre.

La lutte fut vive, acharnée même. Pendant plus d'une heure ce fut une pluie d'objections, d'instances de toute espèce, frappant dur et fort sur le bouclier de la réfutation très-heureusement manié par le défenseur. Ces luttes syllogistiques demandent une grande habileté dans celui qui attaque, un esprit prompt et subtil chez celui qui répond, à tous une connaissance parfaite de la thèse en litige est absolument nécessaire. Aussi, comme exercice, rien de plus utile que ces combats à outrance où l'erreur est toujours désarçonnée. Ils exercent l'intelligence et familiarisent avec la langue latine, la langue philosophique par excellence, sans compter que cette abondance de syllogismes avec leurs majeures, leurs mineures, etc., répandent comme un parfum du moyen-âge qui n'est pas sans charme.

M. le Préfet des Etudes, témoin de la lutte, nous encouragea tous, dans une chaleureuse improvisation latine, à continuer ce genre d'exercice, nous promettant le succès pour le présent et surtout l'utilité pour l'avenir.

U. P. J.

Une messe au Cénacle.

Dans les *Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion*, de mars 1879, le R. P. Ratisbonne rapporte le souvenir suivant:

« Un épisode inédit du séjour que Mgr Spaccapietra fit à Jérusalem en 1860 offrira certainement un grand intérêt, aujourd'hui que les Eglises d'Orient pleurent la perte de ce saint archevêque de Smyrne.

« Mgr Spaccapietra avait passé quelques mois en Terre-Sainte, édifiant Jérusalem par sa charité et sa piété, lorsque, aux approches de la Semaine-Sainte, arriva la très-illustre princesse de Hohenzollern, de la branche catholique de la famille de Prusse, elle était accompagnée de quelque religieux de Saint-Paul de Rome, dont elle était la haute protectrice.

« La princesse avait formé dans son cœur un désir impossible; c'était de faire dire la sainte messe au Cénacle, le Jeudi-Saint. On eut beau lui objecter que le Cénacle avait été transformé en mosquée depuis des siècles, que ni le pacha, ni le caïd, ni même le sultan ne pouvaient lui octroyer cette faveur; et enfin que les gardiens musulmans de cette mosquée étaient tellement fanatiques qu'il serait plus que téméraire de leur faire une semblable proposition; elle n'en persista pas moins dans son généreux dessein. La princesse savait que le *bakchich* serait la seule clef du Cénacle; elle n'en employa point d'autre pour s'en faire ouvrir les portes. Elle fit appeler l'effendi, gar-

dien de la mosquée, lui offrit une somme fabuleuse, lui promit qu'en deux heures tout serait terminé et que la plus stricte discrétion présiderait à tous les arrangements; quelques personnes seulement devaient être admises.

« La princesse ne s'était point trompée. En Orient, l'or est le seul argument puissant dans toutes les rencontres. L'effendi accepta le marché, et, la veille du Jeudi-Saint, à la nuit tombante, un petit autel portatif et tous les accessoires nécessaires pour la célébration du saint-sacrifice furent apportés dans une caisse soigneusement fermée. Toutes les issues furent prudemment closes, et le vigilant propriétaire gardait lui-même l'unique entrée praticable. Mgr Spaccapietra fut invité par la princesse à renouveler le mystère de la sainte Cène, au même lieu et au même jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'accomplit au milieu de ses apôtres.

En mémoire de cette action divine, douze prêtres furent choisis par Mgr Spaccapietra pour assister à cette nouvelle réunion du Cénacle et pour participer au corps et au sang de la nouvelle et éternelle alliance.

« Les heureux invités se présentaient à la porte de la mosquée ou seuls, ou deux à deux, prudemment distancés les uns des autres, et la porte s'ouvrait et aussitôt se refermait. Lorsque la réunion fut au complet, de nouveau scrupules s'emparèrent de la conscience du rné musulman. Sachant à qui il avait affaire, il refusa absolument de laisser dresser l'autel. Les surenchères de la noble princesse rassurèrent le trop timoré effendi. Il fit fortune ce jour-là.

« Mgr Spaccapietra daigna m'accorder, dans cette circonstance, une grâce qui me couvrit de confusion et me parut accablante, il me désigna pour être un des servants du banquet sacré.

« Dire les émotions de l'assistance et l'abondance des larmes du célébrant me serait chose impossible; par moments, je croyais que le saint archevêque ne pourrait pas parachever le sacrifice commencé, et je me tenais prêt à le recevoir dans mes bras.

« Deux heures ne furent pas de trop pour l'accomplissement de notre mystérieuse solennité pascale; elle se termina sans aucun accident, et les mêmes précautions qui avaient été prises à l'entrée furent répétées à la sortie du Cénacle; *propter metum Judæorum*.

« Depuis des siècles, la messe n'avait été célébrée dans ce lieu vénérable, témoin et de l'institution eucharistique, et de la descente du Saint-Esprit, et de la naissance de l'Eglise catholique; de longues années se passeront peut-être encore avant que l'autel du sacrifice y soit de nouveau dressé, et c'est à Mgr Spaccapietra, successeur du disciple bien-aimé à Smyrne, que Notre-Seigneur réserva cette insigne faveur, et c'est une pieuse princesse catholique qui nous fit pénétrer dans le Cénacle, les portes en étant fermées.»